

VOLA, VOLA
ET AUTRES NOUVELLES

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024
ISBN : 978-2-283-03951-9

VOLA, VOLA
ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2024

Préface de Monique PROULX

Vola, vola
Le Marchand d'atmosphères
Un puzzle à quatre pièces
Little miss poisson rouge
La Cendre de ses gestes
Kumquat
Aujourd'hui, j'ai piscine
Ma Nadine à moi
Dernier arrêt
La Révolution de mon petit orteil
Naître au crépuscule
Madame Simone
Fêlures

BUCHET • CHASTEL

DÉJÀ PARUS

Sang indien et autres nouvelles. Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.

Villes d'exil et autres nouvelles. Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.

Edna Marvey et autres nouvelles. Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.

La Pluie au crépuscule et autres nouvelles. Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1993. Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1994. Préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1995. Préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1996. Préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1997. Préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.

Ciel de lit et autres nouvelles. Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.

La Descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles. Préface d'Henri Lopès. Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.

(suite en fin d'ouvrage)

Préface

Monique Proulx

BREF

Écrire est un geste de résistance. Écrire est une épée qui sabre dans l'anxiété écologique, la violence, les injustices, l'anecdotisme des réseaux sociaux, l'avenir compromis, la désespérance généralisée, la mort obligatoire. Tout ça et plus encore. Ce n'est pas que les *écrire* les fait disparaître, ces noirceurs qui nous affligent, mais c'est qu'en les pétrissant dans la beauté du verbe, ces noirceurs se trouvent transfigurées, transmutes en une ambroisie qui se déguste malgré son amertume.

Écrire *court* est encore pire, c'est-à-dire mieux. Dans les marées littéraires qui ramènent toujours en avant-plan les romans, ces vastes créatures spectaculaires, accostent incognito ces petits êtres pointus que sont les nouvelles, nageant à contre-courant des modes comme des saumons acharnés. Ils n'ont pas

de temps à perdre, ils doivent livrer un univers entier en quelques pages, ils disent les vibrations de la vie et les vautours de la mort en nous les décochant à bout portant, sans qu'on ait eu le temps de s'égarer dans des chemins de traverse.

J'ose dire qu'un recueil de nouvelles est l'objet littéraire qui s'apparente le plus à la vie. Ah vraiment ? Oui vraiment. Regardons un peu de quoi est composée la vie, notre vie : de points brefs, de petits moments ronds, de séquences décousues, de nouvelles courtes qui s'arc-boutent les unes aux autres pour donner l'illusion de la continuité. Quand on se couche le soir, on croit qu'on vient de laisser une journée derrière nous, mais non, c'est une centaine et demie de nouvelles courtes qu'on a bouclées sans le savoir.

Moi-même, qui publie surtout des romans, j'affirme que la plupart du temps je n'écris que des nouvelles : mes romans placent côte à côte – comme la vie ! – une infinité de moments forts, de *nouvelles*, en apparence soudés les uns aux autres. N'est-ce pas ainsi que fonctionne la lumière, façonnée d'une pléiade de pixels ?...

Plus un texte est bref, plus il doit être habité. Pensons au trou noir, qui abrite des mondes invisibles d'un poids inimaginable. Pensons à la graine, dont émergera un chêne colossal. Pensons

au caviar de saumon – qui est par ailleurs un délice. Bref, disons que la nouvelle est une respiration, et que dans chaque respiration palpite l'univers.

Le livre que vous avez entre les mains est exemplaire à plus d'un égard. C'est un recueil de textes brefs, terriblement habité puisque treize univers complets et différents y déploient leurs tentacules. Ces treize (le beau chiffre !) auteurs, qui sont majoritairement des autrices, ont été choisis parmi plusieurs centaines de candidats francophones – tel que le veut la désormais tradition du Prix du Jeune Écrivain, qui revendique déjà sa 39^e édition. C'est dire qu'ils sont jeunes, 16 ans au mieux, 25 au pire, et qu'ils viennent des quatre coins du monde. C'est dire surtout qu'ils ont du talent et quelque chose d'essentiel à nous transmettre.

Ce qui frappe en les lisant, c'est qu'ils échappent au narcissisme et aux *selfies* qui imprègnent souvent les premiers textes des jeunes auteurs. Ils ont déjà la vision périphérique de l'écrivain digne de ce nom, ils osent poser ce geste dont l'humanité a un cruel besoin : se glisser totalement dans la peau des autres.

C'est ainsi qu'ils suivent pas à pas de très vieilles gens – ou de très jeunes –, qu'ils nous entraînent dans les parages rocaillieux de la survie, qu'ils nous

font flirter avec la mort, que nous palpitions avec eux, surtout avec elles, autour de la maternité refusée ou salvatrice, que nous visitons les confins du désir et de la violence, que nous arpentons des lieux déserts et surpeuplés où des humains cherchent la recette ultime pour échapper à la douleur, pour tirer tant bien que mal leur épingle du jeu. La vie est difficile, la vie est sans cesse menacée, c'est le constat qui imprègne les univers de ces jeunes plumes qui gardent les yeux grands ouverts sur la réalité affligeante, mais qui ont trouvé l'écriture pour combattre l'impuissance du *no futur*.

Et comme ce recueil est aussi le fruit d'un concours, il faut souligner le raffinement et le percutant du texte gagnant de cette édition : *Vola, vola*. En quelque dix pages, l'autrice nous immerge dans un monde intégral où nous vivons de l'intérieur la banlieue glauque, la jeunesse paumée, le drame de l'exil et du chacun pour soi, les destins condamnés, mais aussi les liens inaliénables du sang – tout ça tissé dans une langue forte et subversive, à la limite de la délinquance.

Lisez, vous verrez bien.

Car lire également est un geste de résistance. Tout concourt à nous éloigner de la lecture lente, à nous entraîner dans les distractions imbéciles – on

se distrait, on se distrait, et puis paf ! on meurt. Lire de la littérature est une épée qui sabre dans l'endormissement des neurones, la futilité des babillages, la tyrannie des écrans. Et qui nous garde vivants – jusqu'à la fin.

Monique Proulx,
Montréal

Lauréate
du prix des Cinq Continents
2022

Vola, vola

Marie Lucas

Feux d'artifice et grésillements, la migraine la fait trébucher du lit à la cuisine, se cogner à l'encadrement de la porte et atterrir sur un tabouret. Alba ajuste un peu la nuque pour mieux presser la tempe droite, celle qui pulse le plus fort, contre la table encore fraîche. Déjà marqué du souvenir des tasses, le bois s'écaille en miettes de pain et taches de mayo. Omar, jamais foutu de passer un chiffon. Une engueulade pour plus tard. Ce soir peut-être, si ça passe. Un flash, un gémissement. Ferme les yeux à fond et s'il-vous-plaît-pitié que ça passe.

Une quinte de toux s'élève de la chambre à coucher, rauque et grasse, à peine étouffée par l'épaisseur des murs. Omar a dû se retourner, lui il tousse même quand il dort et c'est pas comme si on lui avait jamais dit d'arrêter de fumer. Mais chacun fait ce qu'il veut. Hier soir, Alba ne lui a pas demandé la permission de finir la bouteille de

blanc. Alors maintenant ça tape, mais c'est son affaire. Chacun son métier et les vaches seront bien gardées, disait la Nonna, et c'était pas une grande philosophe. Alba a besoin d'un café, bien noir bien serré. Tant pis pour l'acidité. Et redresse-toi un peu t'as pas quatre-vingts ans. Un café et une aspirine.

La cuisine, étroite, s'allonge jusqu'à une grande fenêtre à guillotine noircie d'humidité. Dans la cour intérieure, la lumière n'existe pas. C'est une vue de rez-de-chaussée, dont les graviers sont ratissés par les corneilles, un peu comme un jardin zen tu vois, avait dit Omar quand elle avait emménagé le mois dernier. Sans doute qu'il essayait de faire passer la pilule, rendre le truc un peu buvable quoi, parce que c'est vrai que personne de sensé viendrait de son plein gré habiter là, à moins d'être dans ce qu'on pourrait appeler « le besoin » pour ne pas dire complètement dans la merde. Omar empile ses mégots sur le bord de la baignoire et pense que les déchets c'est loin des yeux loin du cœur c'est-à-dire par la fenêtre ou discretos sous les meubles. Il a quand même de bons côtés ; une connexion Internet et de la générosité. Et il est souvent trop défoncé pour les questions à ne pas poser.

Café et aspirine ou aspirine et café ? L'ordre a son importance. Faudrait tout de même penser à l'estomac, le pauvre, le tapisser un peu d'abord.

Mais cette nausée... une balle d'acide qui rebondit. La Nonna lui faisait mâcher des feuilles de menthe fraîche qu'elle allait couper sur le balcon pour faire passer le mal. Mais essayez de faire pousser quoi que ce soit au bord de cette fenêtre.

Le frigo s'étouffe dans ses gargouillements. Alba traîne ses tongs vers le placard, oscille sur ses orteils pour attraper une tasse sans faire tomber les autres. Il y a du café moulu partout sur l'évier. La cafetière grince comme un vélo rouillé.

Alba a ouvert la fenêtre et se masse les tempes en attendant que le courant d'air refroidisse le café. Quand elle prend sa première gorgée, l'amertume lui brûle la langue. Soudain, la table se met à vibrer au son d'une symphonie électronique. Alba sursaute et putain de téléphone elle se dit tout en s'agitant inutilement pour essayer de déceler dans le brouillard où est-ce qu'elle a bien pu le foutre en rentrant. *Constellation* mais quel nom à la con et Alba farfouille dans la poche du sac à main suspendu au dossier d'une chaise. Monnaie, tickets de caisse, chewing-gums et autres pastilles, capotes, clés, miroir et rouge à lèvres, sa vanité bien désorganisée, tout un bordel qui s'emmêle et s'entrechoque jusqu'à ce que les doigts enfin tâtent la coque lisse de l'appareil. Vite, deux fois, trois fois, elle appuie sur le bouton

sans même regarder l'écran, elle ne veut pas savoir qui l'appelle, quatre fois, cinq fois, mais le son ne part pas, six fois, contient des blasphèmes entre ses dents et appuie encore, mais fort cette fois, plus fort, comme si le téléphone allait finir par céder sous la pression et lui exploser dans la main. Mais la sonnerie se moque des efforts inutiles, déroule crescendo sa partition stellaire. Alba sent la transpiration s'immiscer entre ses doigts, le téléphone glisser, puis s'écraser contre le sol. Le nom de Chiara rayonne sur toute la surface de l'écran, il pulse au rythme de la sonnerie.

Alba couvre l'écran de son pied. Elle ne veut entendre la voix de personne, encore moins celle de sa sœur et d'ailleurs qu'est-ce qu'elle lui veut encore, elle a pas le temps de venir les voir elle lui a déjà dit j'ai pas que ça à faire et si c'est pour se faire sermonner, elle se penche pour agripper le téléphone mais sa main tremble, les pulsations redoublent d'intensité et au lieu de l'éteindre une bonne fois pour toutes elle appuie sur *décrocher*. Alors, plus par fatigue que résignation, Alba se rassied sur le tabouret et porte machinalement le téléphone à l'oreille. Un silence, et, au bout, les reniflements de Chiara.

« Qu'est-ce que tu veux ?

– Alba ! Mais t'es où tu pourrais me rappeler quand même ça fait deux jours que je te cherche

partout je suis même passée au Duplex mais ils m'ont dit que t'avais pris congé et

et qu'est-ce que ça peut bien lui faire.

– Je suis avec Omar.

– Omar ? Je... Je croyais qu'il était homo ?

– Je raccroche.

– OK pardon Alba, j'étais juste inquiète c'est tout. Allez, écoute s'il te plaît. C'est important. »

La respiration de Chiara. Lente, profonde, un peu exagérée. Alba s'impatiente, elle est pas d'humeur à méditer.

« J'ai trop mal à la tête pour tes conneries.

– C'est Nonna. »

Quand on apprend une mauvaise nouvelle, on dit que tout vacille mais c'est faux. Tout devient figé, net et froid, comme si d'un coup le monde avait été mis sous une cloche de glace et qu'on l'observait de l'extérieur, avec une lucidité toute fraîche. On ressent un calme lisse, un silence enneigé, alors que dans l'estomac là c'est déjà l'éruption, mais ça on le remarque toujours trop tard, quand on a déjà rendu tout ce qu'il y avait dedans sur le plancher et à moitié sur son T-shirt.

« Merde !

– Je suis désolée Alba... un A.V.C., je... »

Le téléphone se fracasse contre la vaisselle sale et Alba essuie les traînées jaunes qui suintent sur son

décolleté. De la bile. Dans l'évier, la voix de Chiara fait état de formalités dont Alba se contrefout. Elle a du vomi plein les doigts. *L'enterrement est prévu pour jeudi. T'as besoin d'argent pour le train ?*

Le calme de la chambre ne semble pas avoir été perturbé par la sonnerie. Les néons qu'Omar a fixés au-dessus du lit diffusent une lumière bleutée – ambiance *soft porn* tu connais. Elle traverse la pièce jusqu'au bureau et se met à fouiller fébrilement un tas d'habits sur la chaise. Les tissus fondent sur la moquette. Elle parvient à en extraire un T-shirt qu'elle enfle directement par-dessus son short de pyjama. Puis, elle contourne le lit où Omar vient de se retourner. Une main balaie sa poitrine. Il sourit à son rêve. Elle voudrait penser au dormeur de Rimbaud, se souvenir des vers qu'elle a appris à l'école. Ni dormeur, ni trous rouges dans la tête d'Alba. Des rafales étouffées.

Dehors, le printemps est indécent. Il exhibe des fleurs criardes et gorgées de sucre qui, malgré leurs efforts, n'arrangent pas beaucoup le quartier. Alba marche vite et un peu de travers. Ses tongs claquent sur le béton et soulèvent des paillettes vers le soleil qui brûle, juste en face. Elle doit faire bouclier avec ses paupières. La rue est vide, personne dans laquelle elle pourrait foncer, on se croirait un jour

férié. Elle arrive vite jusqu'au fleuve et sans même remarquer elle traverse le pont. La migraine a tout inondé.

Le pont débouche sur une place striée par des lignes de tram, passages piétons et gangs de moineaux qui se disputent des emballages. Entre une agence de voyages et un cabinet médical, la façade d'un *Starbucks* étriqué. Des gens font la queue à l'extérieur. On ne remarque pas leurs écouteurs, ils ont juste l'air de s'ignorer. Quand ils commandent leur *latte* à la serveuse, c'est d'une voix toujours trop élevée.

Entre les cils d'Alba, la place tremblote – la sensation de s'être envoyé un carton de L.S.D. mais en moins cool, un qui lui serait resté en travers de la gorge. Alba s'arrête d'un coup comme surprise par sa respiration coupée et ses mains qui moisissent au creux des paumes, par le soleil qui racle à travers les paupières, et cette place soudain trop ronde trop étroite trop peuplée, tous ces moineaux et ces gens silencieux tandis que ça crisse dans le crâne, ça déraile complet, on dirait un tram qui freine et des gens qui paniquent, mais bouge-toi de là t'es conne ou quoi et la place qui flanche comme un poids qui l'attire et le béton tout proche et son visage tout contre et c'est tiède et rugueux et les

petits cailloux incrustés brillent comme des galaxies devant ses yeux.

Alba doit cligner deux fois avant de réaliser qu'elle est allongée par terre, son T-shirt n'importe comment replié sur ses seins.

« *Girl* t'es pas bien réveillée ce matin ! »

Voix aiguë et crépitante. Un mec agenouillé dans son short, les jambes frêles et la peau flasque. Une odeur d'encens.

« Quoi ? » Elle se redresse un peu vite sur ses avant-bras.

« Oh tout doux *honey* tout doux... »

Il lui retient la nuque. Elle sent les os de ses doigts s'enfoncer dans sa peau, presser juste là où ça apaise. Le mec a l'air très tranquille, on dirait qu'il n'a que ça à faire de sa vie. Il a pas l'air si vieux, pourtant, la petite cinquantaine, il a encore des cheveux. Sûrement un qui plairait à Omar même si lui préfère la chair fraîche, genre frissons limite légaux, mais comme il a ramené personne hier soir et que c'est pas faute d'avoir essayé, il pourrait pas trop faire la fine bouche non plus.

Doucement, il l'aide à se relever et la dépose sur un banc. Personne ne fait attention à eux, la queue du *Starbucks* a rétréci, les gens doivent bien aller travailler.

« Mes tongs... »

Elles gisent entre deux rails de tram. Le mec soupire et s'en va les récupérer. Puis, il se laisse tomber sur le banc, à une bonne distance d'Alba.

« T'as pas une clope ? »

– Tu pourrais dire merci d'abord... *I literally saved your life.* » Il fouille dans son short et en ressort un paquet. Il doit étendre tout son bras pour le passer à Alba.

« Je parle pas anglais. T'as pas du feu aussi avec ? »

Alba exhale vers le ciel. Elle sent le mec scruter son profil. Pitié ou juste curiosité. Elle voudrait qu'il dégage pour pouvoir fumer tranquille sans se soucier des contours de son nez, de l'arc de ses sourcils ou de sa mâchoire crispée. Elle voudrait qu'il disparaisse avec la fumée. Devant eux, un tram s'arrête normalement et un vieux couple en descend. La dame, déjà à terre, tient la main du monsieur qui oscille sur les marches. Ils auraient dû prendre un taxi. Le tram repart et la place s'étend en arc de cercle. Le soleil fait des ricochets dessus.

« Je crois que je te remets en fait. T'es serveuse au Duplex non ? J'étais sûr de t'avoir déjà vue. »

Elle balance son mégot en direction d'un moineau et l'observe s'envoler à peine un mètre plus loin. Peur de rien ces saloperies. Et la Nonna qui, à la première feuille rouge, se dépêche de suspendre au-dessus de la fenêtre ces filets remplis de graisse

pour pas qu'ils crèvent de faim. *Vola vola l'uccellino...* Des rapaces fainéants. Ils ont appris à nous domestiquer c'est tout. Regarde-les rôder autour du *Starbucks*. Des hyènes.

« Non. »

Sa cuisse se met soudain à vibrer. Elle tire le téléphone de sa poche arrière et le mail s'affiche aussitôt :

*Je t'ai pris un billet pour le train de demain matin.
Je viendrai te chercher à la gare.*

Ne le loupe pas. Tvb¹, C.

Le bras du mec passe par-dessus son épaule, elle va encore s'évanouir ou quoi. Non, il est juste gentil, ce gars, gentil mais trop, il l'étouffe, avec son bras et sa mollesse et son odeur, il serre un peu plus et elle se raidit d'un coup casse-toi putain casse-toi tu comprends ça dégage de là lâche-moi !

Le mec a sursauté. La marque des canines forme une couronne sur son avant-bras. Alba se redresse un peu sur le banc, renifle et s'étonne d'avoir les joues mouillées. T'es complètement tarée tu vas t'en prendre une. Elle n'essaie même pas de déchiffrer son visage, d'anticiper quoi que ce soit, elle attend. Le mec est debout, il observe son bras et Alba qui ne bouge pas. Puis il finit par comprendre qu'elle

1. Je t'aime (*ti voglio bene*).

ne va pas s'excuser et se penche simplement pour récupérer paquet et briquet avant de s'en aller.

Get your shit together baby girl.

Le train amorce son freinage et le paysage derrière la vitre ralentit. Des paquets d'immeubles flétriennent au milieu des champs. Jamais compris si c'était la campagne ou la ville ici. La famille assise avec Alba sur les sièges à quatre commence à s'agiter. Il faut ranger l'iPad dans sa fourre, les restes du goûter et le biberon dans le sac. Il faut que la petite enfile sa veste parce que même au soleil il y a un petit vent et en avril ne te découvre pas d'un fil. Ses baskets rebondissent contre un mur imaginaire, ça rend l'entreprise difficile et arrête de gigoter Louise tu veux bien. Alba augmente le son de ses écouteurs.

Les gens attendent debout que les portes s'ouvrent. En file, les mains sur leurs bagages, les jambes tendues sur des starting-blocks invisibles. Bizarres, comme dans la chanson des Doors. Et la réaction d'Omar ce matin quand elle lui a dit sur le pas de la porte je pars quelques jours j'ai des trucs à régler, Nonna est morte. Il a voulu ouvrir grand les yeux mais ils étaient encore collés de sommeil. Son bâillement s'est transformé en *oh* muet. Elle est partie et il a dû retourner au lit, rallumer son joint de la veille et se branler. Qu'est-ce que ça

peut bien lui foutre de toute façon, Nonna il la connaissait pas.

Chiara se tient bien droite sur le quai. Ses deux mains serrent sa longue jupe de lin. Elle porte une chemise à carreaux et un sac en toile sur l'épaule, avec le nom du magasin bio dans lequel elle travaille.

« Tu ressembles à une vraie bobo.

– Bonjour à toi aussi Alba », et elle l'attire dans ses bras. Alba la repousse doucement et passe ses mains sur sa veste comme pour essuyer son malaise.

« Ça a été le trajet ? Tu veux aller boire un café ? Je connais un super endroit pas loin c'est nouveau – des Péruviens – vraiment sympa tu verras !

– Je m'en ferai un là-bas. »

Chiara hausse les sourcils comme pour répliquer. Les coins de sa bouche tirent un peu vers le bas, ça dure une fraction de seconde, puis elle se ravise en secouant la tête.

« Allons-y alors, la voiture est au parking. »

Le trajet est court et silencieux. Alba désamorce une tentative musicale de Chiara en un soupir et se détourne vers l'extérieur. Très vite, une odeur de soufre. Il faut rentrer le nez dans le T-shirt, compter les secondes en apnée. L'usine de teinturerie est toute proche – on ne la voit pas de la route, pas besoin d'effrayer les gens – ce monstre métallique

et bruyant qui crache les fumées multicolores d'énormes piscines en ébullition, ce monstre qui avale et vomit la Nonna tous les jours, toujours plus fatiguée, toujours plus la nausée, ce monstre il met la nourriture sur la table alors de quoi tu te plains, *mangia dai amore mangia*, mais il pue le monstre avec ses beaux nuages, j'ai plus faim, Nonna, dis la couleur ça se boit ?

Les voitures les dépassent les unes après les autres. Chiara a les mains bien en place sur le volant à 10 h 10 et fixe la route bien droit devant, ses épaules maigres pointent à travers sa chemise. Son cou est long et sec, les tendons font des racines dans sa poitrine. Des bracelets argentés se décolorent sur ses avant-bras. Par leurs flexions nerveuses, Alba sent qu'elle voudrait parler, dans le genre conversation *deep* au feu rouge, viens on se rappelle des bons moments et peut-être on laisse couler une larme pour l'effet drama. Plutôt crever.

La voiture fait un dernier virage, longe une allée et finit par s'immobiliser contre un muret. Alba sort avant l'extinction du moteur, s'étire et fait trois pas jusqu'à l'étendue boueuse qui sert de jardin résidentiel.

« Alba *no*, è tutto sporco, tu vas en mettre partout après ! »